Où je vais

Sur une terrasse. Autour d'un thé. Dans son bureau. Au téléphone.
Des rencontres denses. Les mots de mAthieu virevoltent. Je les enregistre pour ne rien perdre. À chaque fois.

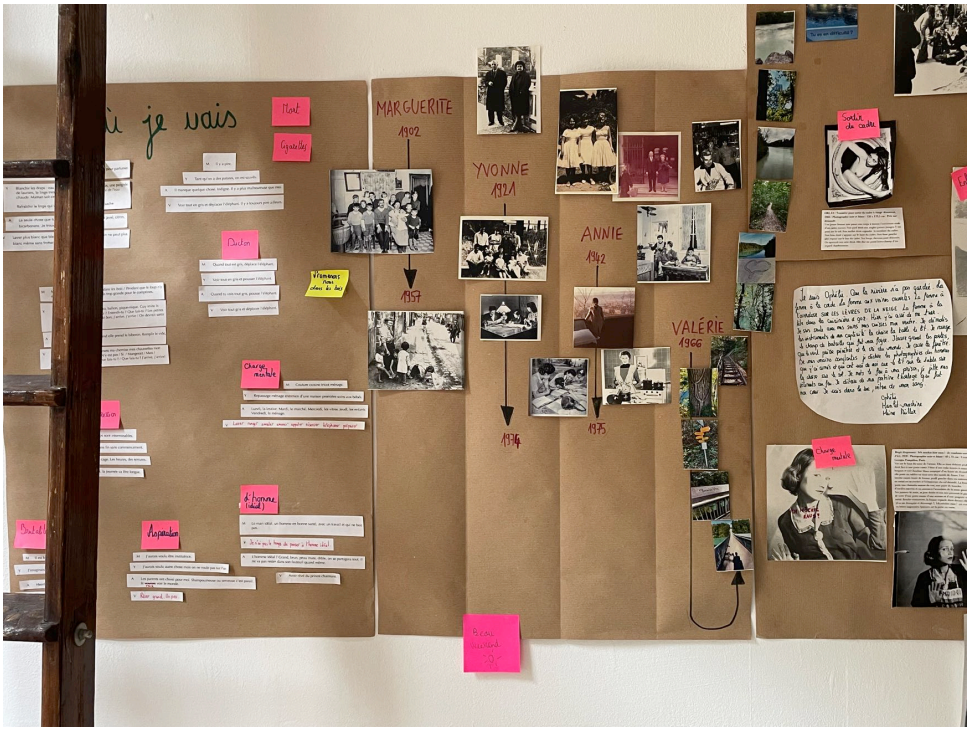
Au départ, il y a une femme qui part de chez elle, laissant derrière elle sa famille endormie. Un matin à l'aube sans faire de bruit. Elle seule sait où elle va.

À notre première rencontre, mAthieu me pousse à écrire, écrire, écrire encore. Et à emprunter à toutes heures l'itinéraire de cette femme. À noter ce que je vois, entends, sens et touche. Comme une sorte de carnet de voyage. J'enregistre et photographie des détails qui résonnent / m'étonnent / me surprennent. Je ne sais pas forcément toujours pourquoi.

Dès la deuxième rencontre, et après lecture de quelques pages, mAthieu pointe la polyphonie sous-jacente du récit les motifs de charge mentale et d'émancipation. On parle de *La paix des ruches* d'Alice Rivaz.

Au final, il y a quatre femmes. De la même famille. Une histoire intergénérationnelle.
Marguerite, l'arrière-grand-mère.
Yvonne, la grand-mère.
Annie, la mère.
Valérie, la fille.

mAthieu m'encourage à dessiner une ligne du temps sur laquelle coller photos, extraits, motifs récurrents. Afficher pour trouver les points de rencontres.
Il questionne, souligne, précise, suggère. Et me rappelle de toujours garder en point de mire *À qui ça parle, pourquoi ça parle, d'où ça parle*.



J’écris quatre partitions composées de fragments de vie des années 1900 à aujourd’hui.

Marguerite subit.
Yvonne réagit.
Annie se libère.
Valérie fait au mieux.

Les histoires se transmettent et se répètent. Envers et malgré soi. mAthieu me parle d’épigénétique. Ou comment les expériences liées à l’environnement et les transmission intergénérationnelles impactent l’expression génétique.

J’écris pour saisir la volonté de liberté de ces quatre femmes. J’écris pour exprimer leur oppression dans l’anodin du quotidien. J’écris en visant la spécificité plutôt que la généralité. J’écris en laissant des indices dans chaque partition. Sous le regard précis, bienveillant et exigeant de mAthieu. Ne pas laisser des choses *verschenkt* qui seraient des opportunités gâchées.

> « Il est grand, quand il m’achète une tartine, mes doigts tremblent ; les choses de l’amour, j’en sais rien, on pose pas de questions, ça se fait pas alors on regarde les chiens ou les lapins ; il travaille de nuit cette semaine, il achète plusieurs tartines, j’aimerais lui demander comment il s’appelle mais ça se fait pas ; *tu es une bonne fille Marguerite alors deviens une bonne épouse, tu feras tout pour devenir une bonne mère, tu veux quand même pas devenir bonne soeur ?* Maman sait : fille de bonne façon fait plaisir et avec raison ».

Je (re)lis Alice Rivaz, Yvette Z’Graggen, Virginia Woolf, Annie Ernaux. Je regarde des archives de l’INA et de la RTS. J’écoute des podcasts. J’accumule de la matière au cas où. Je marche au bord du Rhône. Fais et refais le dernier parcours d’Annie. Celui qu’elle a emprunté avant sa disparition. Je me saisis de détails photographiques à insérer dans la partition de Valérie, sa fille.



> « S’assurer que William prendra le relais auprès des artistes.
> *Oui, oui, je vais faire.*
> Il n’a pas intérêt à prendre ma place ce petit connard.
> Dans ma tête.
> *J’espère que Valérie travaille bien à l’école et qu’elle est gentille avec ses deux petites soeurs.*
> Faire le vide.
> Surtout ne pas déranger.
> Sage comme une image.
> Fusion organique, greffe naturelle.
> Une enfance soudure.
> Oh girls, they wanna have fun / Oh girls, just wanna have fun / Wanna have fun / have fun.
> Respirer ».

Je porte toute mon attention à la langue. mAthieu m'encourage à radicaliser : o*n doit savoir qui parle dès qu'on voit / lit / entend une phrase*. Traquer les incohérences, les manquements. Faire surgir la généalogie, les récurrences, les points d'accroche, les chevauchements. Percer des trous et laisser des points de montage. Un choix délibéré et non un oubli. Affiner, préciser, ciseler *pour en faire de la dentelle*.

> « Je vais au cinéma avec Ginette. Elle me présente André, le cousin d'une amie. Il habite dans le sud, il est petit et charmant, il a un regard vif, il fume des gauloises sans filtre. On va danser. André me serre, j'ose à peine le regarder, je sais bien qu'il plaît aux filles. Moi, Yvonne, je suis quelconque ».

Tournent dans ma tête les photographies de l'exposition *Une avant-garde féministe des années 1970* découverte aux Journées photographiques d'Arles en septembre 2023. Je me plonge dans le catalogue. Plusieurs clichés résonnent avec l'histoire de l'une ou l'autre de « mes » quatre femmes. mAthieu me propose d'en faire une description clinique et précise. Ces photographies s'insèreront peut-être dans le texte. Comme un leitmotiv soulignant l'oppression.



VALIE EXPORT / Die Geburtenmadonna [La madonne de la Nativité], 1976 / Phootographie couleur d'après un collage photographique / 54 x 42,5 cm

Reconstitution et détournement de la Piéta Madonna della Febbre de Michel-Ange (1498-1499) à la basilique Saint-Pierre de Rome. Une femme, jambes et bras écartés, assise sur une machine à laver au hublot ouvert d'où tombe un morceau de textile rouge. Habillée d'une jupe à motifs fleuris au-dessus des genoux et d'un tee-shirt noir. Un tour de cou avec un pendentif en forme de coeur. Ses bras arrondis loin du corps, ses paumes ouvertes et ses doigts écartés, son pied droit posé sur deux supports rectangulaires foncés. Sa tête légèrement penchée sur la droite, ses yeux fermés tournés vers le sol, ses cheveux mi-longs séparés par une raie au milieu. En surimpression sur la paroi gauche de la machine, des symboles de lavage. À l'arrière-plan, un détail de la sculpture de Michel- Ange.

Et puis l'étape suivante.
Réfléchir à comment tout ça pourrait se monter en entremêlant les quatre voix. Ne pas le faire c'est être prête à supporter que *ça se fasse par quelqu'un et peut-être à contre-sens de ce que tu imaginais*.
J'affiche les quatre partitions colorisées les unes à côté des autres pour voir les ponts possibles. Je découpe ensuite chaque texte. Intuitivement parfois. Des grands ou des petits fragments. Et j'assemble sans me forcer à un résultat. Munie d'une provision de Patafix, je fais des tentatives. Je colle, décolle, recolle.



Et je relis. Fais relire. Relis encore. Des pièces du puzzle se déplacent, s'effacent, se raccourcissent ou se transforment. C'est un vrai jeu de dominos. Un changement - aussi petit soit-il - peut avoir une influence sur l'ensemble. Je perds parfois le fil.

Et puis l'étape suivante.
mAthieu me propose de (ré)inventer des règles d'écriture pour chacune des voix : syntaxe, ponctuation, rythme, typographie, mise en page.
Je radicalise même si cela devient artificiel. Je gomme les belles phrases. Je tente d'affiner la syntaxe. Je rajoute des indices. On doit pouvoir identifier la voix de chaque fragment. Et percevoir ce qui ne se dit pas entre les lignes.

j'ai les mains abimées par l'eau chaude les shampooings les teinture
la patronne ne veut pas que je porte des gants
enfin Annie que diraient les clientes

Et l’étape suivante.
J’imprime en format paysage. Sans couleurs. Je relis à nouveau. Je ne sais plus quoi penser. Je donne à lire.



Alle Rechte vorbehalten.

Dieser Arbeit entstand im Rahmen der Mentorats- und Coachingplattform *double* des Migros-Kulturprozent.

www.double-mentoring.ch